

Yan Giguère. *Choisir*, occurrence, espace d'art et d'essai contemporains, du 17 mars au 21 avril 2007

Sylvain Campeau

Numéro 77, 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20485ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Productions Ciel variable

ISSN

1711-7682 (imprimé)

1923-8932 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Campeau, S. (2007). Compte rendu de [Yan Giguère. *Choisir*, occurrence, espace d'art et d'essai contemporains, du 17 mars au 21 avril 2007]. *Ciel variable*, (77), 53–53.



Yan Giguère, *Choisir*, 2007 (vue d'installation), tirages argentiques, dimensions variables

Yan Giguère

Choisir, occurrence, espace d'art et d'essai contemporains, du 17 mars au 21 avril 2007

Choisir. Le titre n'est pas une coquetterie. On s'interroge tout de même quand on se rend compte que c'est un total de quelque 200 photos qui compose cette exposition. Exposition qui, sans en avoir l'air, fait le bilan de quelque 15 années de pratique assidue. Non que ce soit là une rétrospective à laquelle on est convié. Non, aucune des images n'est temporellement identifiée comme faisant partie d'un corpus antérieur remis en perspective dans cette sélection. Non, il ne s'agit pas de cela! La production de Yan Giguère ne doit pas être prise en coupe et comme un corpus.

Il s'agit plutôt d'un travail de longue haleine, du travail d'une vie, tiens! Du quotidien et de la pratique au jour le jour, et naturelle comme une respiration, d'un photographe, d'un artisan aussi.

Comprenons-nous bien, le terme ici n'est absolument pas péjoratif; il est à prendre dans son sens le plus noble. L'artisan est celui qui est au plus près de ses instruments de travail, celui qui les aime et qui en a une connaissance intime. D'ailleurs, Yan est un collectionneur d'appareils photo; tous sont pour lui sources d'émerveillement et outils

potentiels qu'il apprend à manier pour en tirer avantage et explorer les finis et textures différents d'images pouvant en résulter et dont il saura faire bon usage. En plus, cet artisan se double d'un artiste qui sait comment nous montrer ce que son attention tranquille et méditative lui a permis de découvrir au fil de sa vie. Ce sont des images de toutes factures: portraits, natures mortes, paysages en plan rapproché, détails dans le relief d'un mur, vues urbaines, images de son univers intime, de l'atelier de sa compagne, artiste comme lui; images d'elle, surtout, dans toutes les circonstances de cette vie qui les a réunis. Un regard amoureux, quoi, auquel rien n'échappe de ce qui forme le cours heureux des choses, des êtres et du temps qui les charrie!

Il y a aussi la logique de son accrochage. Dirions-nous que nous voyons là une disposition en arborescence ou en rhizome? L'une comme l'autre de ces figures supposent un enchevêtrement en provenance d'un tronc unique puis se disséminant en tous sens. Elles sont toutefois dissemblables en ceci que la première s'étend en élévation, progressant vers un faite unique alors que la seconde s'étend horizontalement, dans une complexité grandissante.

C'est encore la figure de la constellation qui peut le mieux traduire cette mise en forme. En effet, chaque image est unique et totale. Elle forme un bloc d'espace et de temps bien défini. Elle est réminiscence, rappel d'un moment, d'une visite, d'un voyage, d'une promenade dans Montréal, à la quête de quelques visions fugaces et signifiantes. C'est ensemble, toutefois, que l'effet est le plus vivace. Bien sûr, on pourrait dire quelle image est plus ancienne, laquelle fut prise en hiver, laquelle en été; les saisons, les moments et les lieux. Mais on préfère, et de loin, suivre le semblant d'ordre qui nous est proposé, un

cheminement sans parcours unique et défini. Les blocs d'images invitent bien à une lecture déterminée mais chacun englobe tout de même plusieurs associations possibles. Il y a aussi la taille, le chevauchement de certaines images, le fait que quelques-unes aient conservé une marge blanche et d'autres, non. Tout cela conditionne la lecture, la commande. Mais cela est effet si doux, si subtil qu'on ne se sent jamais guidé en ce labyrinthe. Ou qu'on l'éprouve juste assez pour apprécier de ne pas être laissé à nous-mêmes, en pauvres égarés. Mais nous sommes bien conduits au sein de la vision d'un artiste, de quelqu'un qui a posé les jalons de sa vision sur les choses mais d'une façon à la fois simple et sensible, tellement que cela pourrait être le spectacle de notre propre environnement, cela pourrait être une version de notre vie.

Voilà pourquoi il est si difficile de choisir. Cent quatre-vingt-deux photos ne peuvent suffire à un tel projet. On imagine sans peine que ce travail est et restera toujours en pleine et constante extension, que des chapitres et des chapitres s'ajouteront encore et encore à ce que nous voyons aujourd'hui. Et qu'on y viendra et reviendra pour découvrir, en un prochain épisode, où la vie a bien pu mener Yan Giguère. Car, en ce lieu qu'il nous montrera, on sera bien sûr d'être nous aussi, d'y habiter tout comme lui mais sans avoir, comme lui, le don de le voir et de le décrire aussi bien!

Sylvain Campeau collabore à de nombreuses revues, tant canadiennes qu'européennes (ETC Montréal, CV ciel variable, PhotoVision et Papel Alpha). Il est également l'auteur d'un essai, *Chambres obscures: photographie et installation*, et de quatre recueils de poésie.

Ève K. Tremblay

Postures scientifiques, Galerie Donald Browne, Montreal, April 7 – May 12, 2007

The photographic speculative fictions that Ève K. Tremblay exhibited at Galerie Donald Browne bore the same enigmatic hallmark as has all her earlier work. Set in some day-after-tomorrow but finally in an indeterminate tense, these works challenge the viewer, who must interpret what exactly is happening there. And Tremblay is brilliant at upping the ante by imbuing these elliptical, restless, and seductively fey narratives with an emotional nimbus that invites us in and holds us there.

Indeed, it is a claim so strong that it is often hard to shake off its effects. Her work is delectably, seductively cinematographic. There is a compact inscribed in both retina and lived-body as we grow acquainted with her unlikely protagonists and her beautifully lit and consummately ambiguous scenarios.

The clarity, beauty, and formal rigour of these images are simply breathtaking. But there are no easy answers to the ontological and psychological questions that they pose – just as in the life-world, it is a truism that there are seldom any easy answers. The “meaning” of a given image informs it as a fore-edge water-colour painting does the closed book, waiting



Ève K. Tremblay, *Scène de chasse*, 2006, chromogenic print, 100 x 125 cm, courtesy of the Donald Browne Gallery

to be unfurled when the book is fanned out, its narrative treasure revealed like a talisman in the palm of one's hand. So, too, Tremblay's luminous images hide their true subject matter in plain sight. Meaning here is not fugitive but in flight – and requires our imaginative engagement to tether it through interpretation.

As we examine works in her recent *Postures Scientifiques* series, we find that the works suggest narratives that must be completed inside our own minds, and this relates to “reading” them as if they were captivating narrative fictions the plots of which we grow inside our own heads.

In works such as *Semence d'archive* (2006), *Introspection* (2005), and *Lab Squatter* (2006), Tremblay offers what seem like film stills but are really apertures that open out on an utopian or dystopian reality beyond our immediate ken, an *Alphaville* of the mind's eye. Her crisp and deft handling of cineastic atmospherics remind me of Winterbottom's film *Code 46* and indicate she has a real future in film anytime she wants to make the transition. In *Code 46*, set in a near future, privileged classes live and work “inside” walled cities, while non-citizens remain “outside” in a hopelessly closed situation of perennial impoverishment. The business of making “papelles” – identity papers necessary for travel between cities – bears an eerie familiarity to these photographs of hydroponic farming routines and anonymous laboratory situations in which you are either the consummate insider – the dubious protagonist – or an outsider looking in, clueless at first but increasingly caught up in the enigmatic scenario, unwilling to let go.

In these large-scale colour (and now occasionally black-and-white) photographs, Tremblay works nimbly to span the worlds of interiority – the psyche within – and exteriority – the world outside – reminding us of our engagement in the unending human task of keeping inner and outer reality separate yet irremediably wed. She courageously births thought spaces for the expression of subjective ontology, even while recognizing that those spaces-